le romantisme il devint honteux de se bien porter. Sous l'influence de la littérature romantique, il était de mode pour une femme d'être pâle, « comme un beau soir d'automne, » et pour un jeune homme, il était poétique d'être pâle comme un poitrinaire. L'un et l'autre auraient rougi d'avoir un visage frais et rosé [1].

Le roman a mis à la mode des vêtements, des couleurs. Après *Werther*, les jeunes gens avaient adopté l'habit bleu de ciel et la culotte jaune que portait le héros du roman de Gœthe, quand il dansa la première fois avec Lolotte. Byron, aimant à avoir le cou dégagé, ne portait pas de cravatte ou la laissait dénouée; ses admirateurs fanatiques firent de même. Après d'Urfé, la couleur céladon a été à la mode. G. Sand avait fait aimer la couleur olivâtre, qu'elle avait donnée à une créole dans un roman.

Si le héros du roman, que lit la jeune fille, a les cheveux blonds, elle désire un mari blond ; s'il est brun, elle le préfère brun. Mme Laffarge raconte, dans ses mémoires, qu'ayant lu, étant jeune fille, un roman, dont le héros était sourd-muet, elle avait été assez folle pour désirer d'être aimée par un sourd-muet. « Un roman écrit avec cœur, avec esprit, dit-elle, m'impressionna vivement. Dans ce livre rempli d'intérêt, le héros, Anatole, suit partout la femme qu'il aime, lui sauve la vie, l'entoure de l'amour le plus délicat, le plus passionné, lui écrit, s'en fait aimer, sans chercher à s'approcher d'elle. Après cinq ou six cents pages, après qu'Anatole est adoré non seulement de celle qu'il aime, mais encore de celles qui le lisent, on découvre qu'il est sourd, qu'il est muet. » Pendant qu'elle lisait ce roman, Mme Laffarge, alors jeune fille, était suivie dans ses promenades par un jeune homme inconnu, qui ne pouvait lui exprimer son amour qu'à distance par des regards brûlants ; aussitôt elle espéra que cet amoureux serait sourd-

(1) C'était le conseil déjà donné par Ovide dans l'art d'aimer ! *Palleat omnis amans.*

muet comme Anatole, elle désira cette infirmité, elle en chercha les symptômes sur son visage, dans sa tristesse, dans ses yeux.

J'ai cité ce fait, pour montrer à quel point la jeune fille peut être impressionnée par des lectures romanesques. On comprend dès lors combien son esprit doit être frappé par ces livres, où l'amant est toujours beau, aimable, spirituel, distingué, tendre, passionné, élégant, tandis que le pauvre mari est peint sous les plus noires couleurs. Alors que l'amant a toutes les qualités, tous les mérites, toutes les distinctions, le mari est représenté laid, prosaïque, ennuyeux, occupé par son travail à pourvoir aux dépenses du ménage. Ces portraits si flatteurs de l'amant, ces caricatures si grotesques du mari préparent mal la jeune fille à comprendre la beauté du mariage et de la famille ; elles font rêver la femme mariée et incomprise de son mari à cet adorateur idéal, qui saura la comprendre, lui, et la consoler des vulgarités de l'amour conjugal. Un amour idéal avec un amant distingué, qui ressemblera à un héros de roman, voilà ce qu'il lui faut ; elle l'appelle, elle le désire, elle en a la curiosité, elle veut le connaître enfin autrement que par l'imagination ; elle devient adultère par le rêve, en attendant qu'elle le devienne par le corps.

Comme dans les romans, l'amour est la seule occupation des personnages, les lectrices de romans sont choquées si leur mari ne passe pas tout son temps à les adorer, s'il se préoccupe de ses affaires. Au moindre désappointement, à la constatation du plus petit défaut chez le mari, elles trouvent qu'il ne ressemble pas à l'adorateur rêvé, qu'il est incapable d'une belle passion.

Tacite, faisant le tableau des mœurs romaines de l'empire, peignait « le Capitole lui-même brûlé, par la main des citoyens, les choses saintes profanées, l'adultère dans les plus grandes familles ». Nous aussi, nous avons vu l'Hôtel de Ville de Paris brûlé, non par l'ennemi, mais

par la main des citoyens français, nous voyons les choses saintes profanées, la famille, la patrie, l'armée insultées, l'adultère progressant dans tous les rangs de la société. J'attribue en grande partie les progrès de l'adultère à la lecture des romans innombrables, qui font l'apologie de l'adultère. En faisant des femmes adultères des types de femmes poétiques, les romans font ce que faisaient les fictions mythologiques, qui divinisaient les passions. Dans une comédie de Térence, un jeune débauché s'encourage au vice par l'exemple de Jupiter séduisant Danaé : « Quoi ! dit-il, ce que ce grand dieu a fait, moi faible mortel je ne le ferais pas? Oui, vraiment, je l'ai fait et de bon cœur. » L'adultère n'est plus un crime, puisqu'il est l'imitation de personnages divins. « Quel homme, dit avec raison Platon, ne se pardonnera le mal qu'il a fait, une fois qu'il sera persuadé que les héros font et ont fait les mêmes choses ?... Ces raisons nous obligent à mettre une fin à toutes ces fictions, dans la crainte qu'elles ne donnent aux jeunes gens une trop grande facilité de faire le mal. » Malgré son admiration pour Homère, Platon est forcé de reconnaître que la peinture des amours de Jupiter n'est pas de nature à inspirer la sagesse aux jeunes gens. L'imitation du mal est beaucoup plus rapide que celle du bien. On ne se croit pas tenu d'imiter le bien, mais on s'autorise des mauvais exemples pour imiter le mal. « L'exemple de la chasteté d'Alexandre, dit Pascal, n'a pas tant fait de continents que celui de son ivrognerie a fait d'intempérants. Il n'est pas honteux de n'être pas aussi vertueux que lui; on semble excusable de n'être pas plus vicieux que lui. »

Comme les romanciers écrivent surtout pour les jeunes gens et les femmes (les maris et les parents n'ayant guère le temps de les lire et préférant l'histoire au roman), ils donnent toujours le vilain rôle aux parents et aux maris, pour plaire à leurs lecteurs favoris. Les parents sont des

Géronte et des Orgon, les maris des Sganarelle et des Dandin, bons à duper. Le père et le mari sont toujours des barbares dans les romans, quand ils veulent protéger leur fille contre la séduction et leur femme contre l'adultère. Lorsque Saint-Preux, abusant de l'hospitalité qui lui est donnée et de la confiance qui lui est témoignée, attend son élève, dans sa chambre, pour la déshonorer, il croit entendre du bruit et craignant de voir son entreprise manquer, il s'écrie : « Serait-ce ton barbare père ? » (*Lettre* 54.) Dans la préface de la *Nouvelle Héloïse*, J.-J. Rousseau ne cache pas qu'il a composé ce roman surtout pour les femmes et il les invite toutes, femmes honnêtes et femmes galantes, à le lire. « Ce recueil, dit-il, avec son ton gothique convient mieux aux femmes que les livres de philosophie ; il peut même être utile à celles qui, dans une vie déréglée, ont conservé quelque amour pour l'honnêteté. » Il convient qu'une jeune fille est perdue, si elle lit une seule page de ce roman, mais il l'encourage aussitôt à continuer sa lecture : « puisqu'elle a commencé, qu'elle achève de lire ; elle n'a plus rien à risquer. » — J.-J. Rousseau qui, en composant la *Nouvelle Héloïse* pour les femmes, prétendait avoir écrit un livre de morale, constate cependant dans ses *Confessions* que la lecture de ce roman ne les avait guère moralisées ; car, dit-il : « les femmes s'enivrèrent du livre et de l'auteur, au point qu'il y en avait peu, même dans les plus hauts rangs, dont je n'eusse fait la conquête, si je l'avais entrepris. » Lorsque *Atala* parut, Chateaubriand fut, comme Rousseau, accablé d'hommages féminins, de déclarations d'amour.

Les femmes, qui tourmentent leur mari par des scènes de jalousie, puisent souvent leur exaltation dans les romans qui représentent des époux infidèles ; en voyant dans ces romans des maris tromper leur femme, elles s'imaginent aussitôt que le leur en fait autant. Dans son livre sur *la Folie lucide*, le Dr Trélat raconte qu'un mari, se plaignant à lui des scènes

de jalousie furieuse que sa femme lui faisait, attribuait cette jalousie à la lecture des romans : « une chose que j'avais toujours à lui reprocher, disait ce mari, c'était de trouver des romans dans chaque coin... elle se montait l'imagination par ces lectures. » — Le Dr Trélat cite aussi plusieurs cas, où la jalousie furieuse du mari a été excitée par la lecture des romans qui dépeignent l'adultère de la femme. Le mari enclin à la jalousie, en lisant les romans, où il voit la femme tromper son mari, se croit trompé comme lui. Les contes de Boccace et de La Fontaine, qui égaient les célibataires, rendent souvent les maris soucieux et mélancoliques. Une femme, dont le mari était devenu jaloux jusqu'à la fureur, disait que pendant deux jours elle avait vu les contes de Boccace entre les mains de son mari et que celui-ci les lisait continuellement.

En fournissant des excitants à la sensibilité et à l'imagination, et en ne donnant aucun aliment à la raison, le roman trouble, énerve les jeunes lecteurs et surtout les lectrices ; il les fait rêver et les empêche de penser, il les promène dans le pays des chimères, au lieu de leur développer le sens critique, le besoin d'exactitude et de précision, qui leur font si souvent défaut.

Dans son étude sur le procès Chorinski, le célèbre aliéniste Morel (de Rouen) raconte que cet accusé, brillant officier de l'armée autrichienne, qui avait empoisonné sa femme avec la complicité de l'élégante chanoinesse Julie d'Ébergegny, s'était faussé l'esprit par la lecture des romans passionnés. Le docteur étant allé le voir dans sa prison, l'accusé voulait lui raconter ses aventures qui dépassaient, dit-il, tout ce qu'il avait vu dans les romans excentriques, sa lecture de prédilection.

Pour un écrivain romanesque comme J.-J. Rousseau, qui unissait l'imagination la plus exaltée à un tempérament de feu et qui « adorait le sexe », suivant son expression, écrire un roman, c'est une manière indirecte d'aimer.

De même, pour les jeunes gens et les femmes, à l'âge où l'amour est la préoccupation principale de l'esprit, lire un roman est une manière indirecte d'aimer. Les romans enivrent les jeunes gens, parce qu'ils font voltiger devant eux des fantômes gracieux, aux cheveux bruns ou blonds, aux yeux noirs ou bleus.

Le roman, j'en conviens, ne fait pas seulement les délices des jeunes gens et des femmes. « Auprès d'un humble feu et d'une lumière vacillante, dit Chateaubriand, certain de n'être point entendu, on s'attendrit sur les maux imaginaires des Clarisse, des Clémentine, des Héloïse, des Cécilia. Les romans sont les livres des malheureux ; ils nous nourrissent d'illusions, il est vrai ; mais, en sont-ils plus remplis que la vie ? » L'évêque Huet disait que le paradis était assurément la lecture d'un roman dans une chaise longue. Saint François de Sales aimait beaucoup les romans de d'Urfé. Le philosophe Cousin se délectait à la lecture des romans de Mlle Scudéry. Mais il y a romans et romans. Nos romans ne ressemblent guère à ceux du XVIIe siècle, qui faisaient les délices de Huet et de saint François de Sales. Nos lectrices ont peu de ressemblance aussi avec les femmes du XVIIe siècle, qui se nourissaient de Nicole et auraient voulu mettre en bouillon les sermons de Bourdaloue, pour mieux se les assimiler. La lecture des romans de Mlle Scudéry et de Mme de Lafayette était un divertissement agréable et inoffensif, lorsque la solide raison des lectrices restait maîtresse de l'imagination, la folle du logis. Il n'en est plus de même aujourd'hui, où dans les romans et dans la société, c'est l'imagination qui l'emporte sur la raison.

La littérature d'imagination a sa raison d'être, à la condition qu'on n'en fasse pas une nourriture exclusive. Il en est de la lecture des romans comme d'une liqueur, qui prise à petite dose, donne une excitation agréable et qui, prise à doses répétées, produit l'ivresse et devient un véri-

table poison. Il y a trop de romans ; nous en sommes inondés. Ceux qui pourraient les lire sans danger n'ont pas le temps de les lire, et ceux qui feraient mieux de lire autre chose ne lisent que cela. La plupart des lecteurs et des lectrices de romans sont étrangers à l'étude de l'histoire, de la philosophie et des sciences. Quel fléau que ces cabinets de lecture, où l'on ne donne à lire que des romans et lesquels ! Ces débits de littérature malsaine font autant de mal que les débits de boissons frelatées. Les jeunes filles, les jeunes gens et les femmes s'empoisonnent l'âme, comme les ouvriers s'empoisonnent le corps avec l'alcool. L'intoxication littéraire par le mauvais roman est aussi funeste que l'intoxication alcoolique. Les poisons intellectuels tuent aussi sûrement que les poisons physiques. Il y a des romans qui, semblables à des aphrodisiaques, excitent les sens, enflamment le sang et agitent les nerfs. D'autres, en identifiant l'amour et la vertu, endorment la conscience, comme des narcotiques. D'autres encore, véritables pamphlets anti-sociaux, peuvent être comparés à des substances explosibles qui menacent de tout faire sauter. Il y a aussi des romans, qui, semblables à des acides corrosifs, détruisent lentement et sûrement les scrupules, les délicatesses de l'âme. Enfin, les doctrines fatalistes, qui pénètrent dans le roman, peuvent être comparées à des hachis intellectuels, qui excitent les sensations et endorment la volonté. Ceux qui écrivent les romans, et ceux qui les vendent, prétendent que les romans sont toujours inoffensifs ; pour eux ils sont même utiles, mais ils le sont moins pour les jeunes gens, dont ils faussent le jugement, troublent le cœur et exaltent l'imagination, et pour les jeunes filles, dont l'âme, suivant l'expression de Michelet, peut être fanée, tannée, salie par ces lectures, qui lui enlèvent sa fraîcheur et sa pureté.

Les jeunes gens, les jeunes femmes, qui lisent beaucoup de romans, veulent en faire. Quand la Grande Mademoiselle, dont l'esprit avait été exalté par la lecture des romans, s'éprit d'amour pour Lauzun, elle voulut faire un roman ; elle aimait à répéter les vers de *la Suite du menteur* sur les cœurs prédestinés l'un à l'autre par les ordres du ciel. Les victimes de l'amour sont souvent les victimes du roman.

Tout d'abord dans les romans, l'amour est la seule occupation des personnages ; l'obsession amoureuse, qui fait si souvent commettre mille extravagances dans la vie, est toujours représentée comme une vertu, comme la marque d'une grande âme, comme un droit. Qu'arrive-t-il ? C'est que des lecteurs de romans veulent mettre ces sophismes en pratique. J'ai entendu des prévenus, poursuivis pour avoir frappé des femmes qui leur résistaient, revendiquer le *droit à l'amour ;* ils ne s'excusaient pas, ils accusaient la femme qui avait repoussé leurs tentatives de séduction. Le nommé H., ancien sous-officier, que j'ai eu à juger, avait remarqué une jolie épicière de Marseille, mariée et très honnête. Pendant quinze jours, il se rendit à son magasin pour faire différents achats, en réalité pour essayer de la séduire. Toujours repoussé et furieux de ses échecs, il insista pour avoir un rendez-vous ; sur le refus qui lui fut opposé, il prit un couteau et frappa la femme à la poitrine. Arrêté et confronté avec la victime, il répondit : « Je reconnais avoir frappé le témoin ; mais c'est la passion seule qui m'a fait commettre cet acte, j'étais furieux que cette femme repoussât toutes les propositions galantes que je lui faisais. » A l'audience, au lieu de chercher à s'excuser, il reprocha à la femme de n'avoir pas accepté le rendez-vous : « Cette femme, dit-il, aurait dû accepter le rendez-vous que je lui donnais. » Ce prévenu n'était que l'écho des écrivains qui ont inventé le *droit à l'amour*.

Deux écoles littéraires ont proclamé ce droit : l'école sensualiste ou naturaliste et l'école romantique. Se fon-

dant sur la prétendue irrésistibité de l'amour physique, qui contraint les hommes à assurer la perpétuité de l'espèce, des écrivains sensualistes ont prétendu que les amants s'appartiennent de droit naturel. « Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, dit Chamfort, il me semble toujours que, quels que soient les obstacles qui les séparent, un mari, des parents, les deux amants sont l'un à l'autre de par la nature, qu'ils s'appartiennent de droit divin, malgré les lois et les conventions humaines. » Ce droit à l'amour et le droit à l'adultère sont admis par Schopenhauer, comme une conséquence du devoir naturel de la reproduction. Le philosophe allemand prétend que les femmes sentent vaguement qu'en trahissant leur devoir envers l'individu, elles le remplissent d'autant mieux envers l'espèce, qui a des droits infiniment supérieurs[1]. Le mari qui s'indigne de l'infidélité de sa femme n'est qu'un égoïste uniquement préoccupé de ses intérêts individuels. Mais la passion, qui représente l'intérêt de l'espèce, l'emporte en justice sur l'égoïsme du mari. Si les spectateurs des drames passionnels sont si indulgents pour les excès de l'amour, c'est, parce que, selon Schopenhauer, ils sentent que les desseins de l'espèce passent avant ceux de l'individu.

Stendhal, s'appropriant le sophisme de Chamfort, écrit aussi : « Une femme appartient de droit à l'homme qui l'aime et qu'elle aime plus que la vie. » Ce droit, c'est la nature qui le donne ; les lois de la société ne peuvent le supprimer. Stendhal appartient à l'école sensualiste du XVIIIe siècle[2].

C'est en s'inspirant de ces théories naturalistes, que

(1) Schopenhauer. *Pensées*, édit. Alcan, p. 103, 123.

(2) Stendhal exprime ses propres sentiments dans *le Rouge et le noir*, quand il met ces paroles dans la bouche de Julien Sorel : « Il n'y a point de droit naturel ; ce mot n'est qu'une antique niaiserie... Avant la loi il n'y a de naturel que la force du lion ou le besoin de l'être qui a faim, qui a froid, le *besoin* en un mot. »

Michelet a demandé, même pour les poissons, le droit à l'amour ; il a réclamé le droit pour eux d'aimer avant d'être mis à la poêle : « Qu'ils aiment, après à la bonne heure ! S'il faut les tuer, tuez-les. Mais que d'abord ils aient vécu[1]. »

Le Romantisme, malgré son lyrisme, aboutit aux mêmes conclusions que le naturalisme ; lui aussi avec des accents pathétiques qui recouvrent un grossier sensualisme, il réclame le *droit à l'amour*, même le *droit à l'adultère ;* il proclame que la passion doit être obéie, comme la voix de Dieu et l'ordre de la nature, « qu'il n'y a pas de crime, là où il y a de l'amour sincère[2] ». L'abbé Prévost avait commencé par faire de l'amour un droit ; J.-J. Rousseau en fit un devoir, une vertu ; le romantisme en fit une religion. Tous ces romanciers ont persuadé aux femmes qu'elles peuvent aimer sans être coupables, qu'elles ne font en cela que suivre les lois de la Nature. Aussi cette excuse tirée des lois de la Nature revient-elle souvent sous la plume ou dans la bouche des femmes adultères ; Mme Weiss, adultère et empoisonneuse de son mari, écrivait à son amant : « Les crimes contre la loi ne me gênent pas, seuls les crimes contre la nature me révoltent. Je suis une adoratrice de la nature ! » L'abbé Grégoire raconte que les abbés licencieux du XVIIIe siècle invoquaient déjà eux aussi les lois de la Nature. La nature est l'ennemie de la morale et des lois ; c'est pour contenir la nature que les lois morales et sociales sont faites. Aussi les romans, qui ne reconnaissent pas d'autres droits que les droits de l'amour, recommandent-ils de suivre les lois de la nature.

Les anciens disaient : « Il y a un mari que le destin réserve à chaque femme[3]. » Le romantisme a dit : « Il y a une âme-sœur que la providence réserve à chaque

(1) Michelet. *La Mer*, p. 341.

(2) G. Sand. *Jacques*.

(3) Fragments d'Euripide.

femme, et cette âme-sœur est rarement celle du mari. Si la femme la rencontre sous les traits d'un amant, elle lui appartient de droit. C'est Dieu lui-même qui commande l'amour, qui rapproche les amants, qui les prédestine l'un à l'autre. La suprême Providence, qui est partout, en dépit des hommes, n'avait-elle pas présidé au rapprochement de Bénédict et de Valentine ? » Si l'amour s'éteint, si le cœur est pris par une autre passion, c'est encore Dieu qui l'appelle ailleurs ; l'inconstance est donc la soumission à la volonté divine ! Lorsque G. Sand quitte Musset, pour contracter une autre liaison (hélas ! encore bien éphémère avec le Dr P.), elle s'écrie : « Oui, je peux encore aimer, ceux qui disent que non en ont menti. Il n'y a que Dieu qui puisse me dire : « tu n'aimeras plus », et je sens bien qu'il ne l'a pas dit... Être heureuse un an et mourir. Je ne demande que cela à Dieu et à toi... Je veux t'aimer en dépit de tout et en dépit de moi-même. Tu m'y as forcé, Dieu aussi l'a voulu [1]. » Les romantiques empruntent aux croisés leur cri : Dieu le veut. C'est Dieu qui veut que la femme passe d'un amant à un autre avec une extrême rapidité ; chaque amant, à tour de rôle, lui apparaîtra grand comme un dieu, surtout s'il est fort comme Hercule.

De même que la dévotion mystique emprunte le langage de l'amour profane, la littérature romantique emprunte le langage de la dévotion mystique, pour traduire les sentiments de l'amour profane. Ce mysticisme romantique n'est qu'une forme voilée du sensualisme ; Sainte-Beuve en fait l'aveu dans *Volupté :* « Je me suis donné l'illusion mystique, dit-il, pour colorer et ennuager l'épicurisme. » Sa religiosité n'était qu'un raffinement de sensualisme. Dans cette langue mystique et sensuelle, la galanterie sexuelle est poétisée sous le nom de religion de l'amour ;

(1) Marieton. *Une histoire d'amour*, p. 112.

les caprices des sens sont décorés du nom de caprices du cœur ; l'union physique est voilée sous le nom d'union des âmes ; c'est une communion, un sacrement, dont l'amant est le prêtre. L'abandon de la femme entre les mains de son amant n'est point une faiblesse coupable, c'est un sacrifice sublime. Dans le *Lys de la vallée* de Balzac, « voici, dit Félix, la première, la sainte communion de l'amour. Oui, je viens de participer à vos douleurs, de m'unir à votre âme, comme nous nous unissons au Christ, en buvant la divine substance ». — D'après G. Sand, l'amour est « calqué sur l'amour que Jésus-Christ a ressenti et manifesté pour les hommes, c'est un effet de la charité divine, il obéit aux mêmes lois [1] ». — Chez Lamartine, l'amour prend aussi le langage de la dévotion. C'est Dieu qui allume l'amour dans le cœur des amants. L'amour est une religion, c'est le chemin du ciel, c'est lui qui fait croire à Dieu. L'amant est à genoux devant sa maîtresse, comme devant un autel ; Dieu et elle se confondent si bien dans son esprit, qu'il ne les distingue plus ; Dieu c'est elle, elle c'est Dieu ; il adore la divinité à travers son image ; il dit comme Tartuffe :

« Et je n'ai pu vous voir parfaite créature,
« Sans admirer en vous l'auteur de la nature. »

« O Amour ! s'écrie Raphaël... tu es le grand prêtre de ce monde, le révélateur de l'immortalité, le feu de l'autel. »

Dans la littérature romantique, l'amant invoque Dieu avant d'embrasser sa maîtresse ; après l'avoir embrassée, il le remercie d'avoir créé une créature aussi parfaite. Brizeux écrit :

« Aimer Dieu, n'est-ce pas aussi nourrir son âme
« A l'humide baiser de quelque jeune femme ?
« Dans cette femme aussi, n'est-ce point ici-bas,
« Aimer visiblement le Dieu qu'on ne voit pas ? »

(1) *Lucrezia Floriani.*

Musset, malgré son esprit habituel, associe, lui aussi, la religion à l'amour et même à la débauche : « Fussiez-vous avec une courtisane, dit-il, vous accomplissez son grand œuvre... Ne retenez pas les prières qui vous viennent à la bouche, pendant le sacrifice ; ce sont là les autels où il veut être compris et adoré [1]. » Il revient sans cesse à cette étrange comparaison :

« O femme, étrange objet de joie et de supplice !
« Mystérieux autel, où dans le sacrifice,
« On entend tour à tour blasphémer et prier. »

Ce langage n'est pas nouveau, c'est encore celui de Tartuffe, qui emploie les mêmes métaphores :

« J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,
« Une dévotion à nulle autre pareille. »

Tartuffe se flatte de ne pas imiter les amoureux mondains,

« Dont la langue indiscrète, en qui l'on se confie,
« Déshonore l'*autel*, où leur cœur *sacrifie* [2]. »

Cette religion de l'amour n'a pas été seulement chantée par des poètes et des romanciers, elle a été aussi prêchée par un historien, Michelet, par les socialistes Fourier et Enfantin et par un philosophe, Renan. Dans son style naturaliste et mystique, Michelet fait tout à la fois de la femme une malade et un « autel », de l'amour une « communion ». « Qu'est-ce que la femme, dit-il, sinon notre temple vivant, notre sanctuaire, notre autel, où brûle la flamme de Dieu ? » — Fourier, faisant aussi de l'amour une religion, regrette que les philosophes ne soient point

(1) *La Confession d'un enfant du siècle.*

(2) Molière semble avoir emprunté ce langage à *Corneille*, qui dit dans Théodore (acte V) :

« Et je n'ai pas moins qu'elle à souffrir d'un supplice
« Qui profane l'autel où j'ai fait sacrifice. »

établis prêtres et pontifes de ce culte. — Renan, écrit, à son tour, qu'on a tort de se plaindre de l'affaiblissement des croyances religieuses, car, dit-il, les croyances se transforment et on aura toujours la religion de l'amour. Dans cette religion de l'amour il y a aussi des sacrements, une communion, un sacerdoce. L'amant de l'*Abbesse de Jouarre* est représenté comme un envoyé du ciel, comme un prêtre ; si la religieuse le repousse, elle offense Dieu ; en restant vertueuse, elle manque de noblesse ; « la vraie grandeur de la femme vous manquera, lui dit-on... le vrai dieu vous en voudra, si le dieu des moines est content... la vertu altière est chez la femme un vice ; vous croyez entrer plus grande dans l'éternité avec votre attitude inflexible ; erreur, croyez-moi, moindre vous y serez. » L'abbesse cède pour être agréable à Dieu ; son frère l'absout en disant : « Ce fut un sacrement et le plus auguste de tous que le mystère de cette nuit, où vous acceptâtes son amour une heure avant de mourir. »

Ce langage, plus étrange que celui de Tartuffe, fait sourire un homme sensé, mais il ne reste point inoffensi sur l'esprit des jeunes gens et des femmes ; en confondant l'amour avec la vertu et la piété, il fausse leur esprit ; or, la corruption du cœur est souvent le produit de la corruption de l'esprit ; les sophismes, revêtus d'une forme brillante, sont les plus puissants agents de corruptions. Deux grands écrivains, qui ont semé beaucoup de sophismes dans leurs écrits, J.-J. Rousseau et G. Sand, ont été les premiers à reconnaître qu'un sophisme est souvent plus dangereux pour la société qu'un crime, parce qu'il peut enfanter un nombre infini de mauvaises actions. Dans la *Nouvelle Héloïse*, Claire dit à Julie : « Je hais les mauvaises maximes encore plus que les mauvaises actions [1]. »

(1) *La nouvelle Héloïse*, 1re partie, lettre XXXX. — Dans la 3e partie, la lettre XVIII est consacrée à la réfutation des sophismes qui excusent l'adultère.

G. Sand, déplorant les fautes, où l'avait entraînée son amour excessif de l'indépendance, s'écriait : « Maudits soient les hommes et les livres qui m'y ont aidé par leurs sophismes[1]. »

Si elle a eu raison de maudire les sophismes des autres écrivains qui ont contribué à ses fautes, elle n'aurait point eu tort de regretter aussi les sophismes qu'elle a répandus dans ses propres romans. J'ai déjà cité plusieurs crimes, celui du Dr Bancal et celui de la demoiselle Lemoine, qui ont été en grande partie inspirés par la lecture de ses romans. Qui dira le nombre de femmes qui sont devenues adultères à la suite de la lecture d'*Indiana*, de *Jacques*, de *Valentine*, de *Lélia?* Ce n'est point un adultère honteux que décrit le romantisme, mais un adultère glorieux, qui marche la tête haute, avec une auréole romanesque, foulant aux pieds les préjugés étroits d'une société bourgeoise. Dans des romans qui sont des plaidoyers contre le mariage, G. Sand, écrit que, si la femme ne rencontre pas dans le mariage l'amour auquel elle a droit, elle peut le chercher ailleurs. Le *droit à l'adultère* est une conséquence du *droit à l'amour*. Il semble que G. Sand a emprunté cette théorie à Pierre Leroux, qui, dénaturant le caractère du pardon accordé dans l'Évangile à la femme adultère, à cause de son repentir, a écrit que ce pardon était la proclamation du droit à l'adultère dans une société mal faite : « Pourquoi, dit-il, Jésus pardonne-t-il à la femme pécheresse? Parce qu'elle a beaucoup aimé. Et pourquoi ne condamne-t-il pas la femme adultère? Parce que la nature de la femme est d'aimer et que la femme adultère avait le droit d'adultère dans une société d'adultère[2]. »

Si la femme a le droit d'être infidèle à son mari, elle a le devoir d'être fidèle à son amant; « ce qui constitue l'adultère, dit G. Sand dans *Jacques*, ce n'est pas l'heure

(1) *La véritable histoire de Elle et Lui*, par M. de Lovenjoul.
(2) *Revue indépendante*, août 1832.

qu'elle accorde à son amant, c'est la nuit qu'elle va passer ensuite dans les bras de son mari[1]. »

Si quelqu'un doit, ce semble, douter de la légitimité de l'adultère, c'est le mari. Cependant, on voit, dans des romans, des maris pleins d'indulgence excuser l'infidélité de leurs femmes comme l'entraînement d'une destinée inévitable. Jacques de G. Sand est le type le plus accompli de ces maris débonnaires; il se tue pour ne pas gêner l'amour de sa femme et de son amant : « Ils ne sont pas coupables, dit-il, ils s'aiment. Il n'y a pas de crime là où il y a de l'amour sincère. Ils ont de l'égoïsme et ils n'en valent peut-être que mieux. » (*Lettre* XCVI.) Afin que son suicide ne soit pas un sujet de chagrin et de reproche pour sa femme, il prend toutes sortes de précautions pour faire croire que sa mort doit être attribuée à un accident. La mansuétude de Jacques dépasse l'indulgence de Ménélas.

Un mari moins débonnaire pourrait objecter que sa femme lui a juré de lui être fidèle; mais dans le roman de G. Sand, le mari sait que ce serment est sans valeur; c'est la société qui a obligé la femme à prêter ce serment ridicule; il sait que la fidélité de la femme est une chose impossible, contre nature, une absurdité, une bassesse. Qui peut répondre de son cœur? C'est la nature qu'il faut accuser, c'est la société qu'il faut maudire. Loin de rougir de sa faiblesse, la femme a le droit d'en demander compte à la société. « Une seule littérature au monde, la romantique a honoré, magnifié, poétisé, glorifié, divinisé l'adultère[2]. »

Le roman moderne a encore favorisé l'adultère en lui fournissant l'excuse de la fatalité, J.-J. Rousseau n'était pas tombé dans cette faute; une des plus belles pages de

(1) Les anarchistes qui veulent supprimer le mariage cherchent des arguments dans les romans de G. Sand. Une brochure anarchiste qui vient de paraître pour dénoncer « l'immoralité du mariage », prend pour épigraphe cette citation de G. Sand : « Quelle chose stupide et misérable qu'un jour de noce! »
(2) Brunetière. *Revue des Deux-Mondes*, 1er nov. 1892.